

LA NOUVELLE CRITIQUE
19, Rue Saint-Georges-IX^e

JANVIER 1964

JEAN PICART LE DOUX. — Ce que je voulais surtout dire, et peut-être me suis-je mal exprimé, c'est que les œuvres de cette Biennale montrent beaucoup plus de recherches de forme et de style qu'elles n'expriment vraiment quelque chose.

MICHEL TROCHE. — J'ai été frappé par le nombre et la diversité des pays participants. Leur augmentation donne à cette Biennale un caractère véritablement international. Ces rencontres sont certainement utiles parce qu'elles permettent justement non pas à une seule tendance de se manifester, mais à toutes les tendances de se comparer et de s'enrichir, comme on dit, de « leurs différences mutuelles ». J'estime notamment qu'il est utile que de jeunes artistes soviétiques puissent venir exposer à Paris. Ensuite, il me semble que la Biennale est effectivement entrée dans nos mœurs et que le public s'y est rendu plus nombreux que d'habitude, ce qui n'est pas, il est vrai, un critère absolu. Il ne faut pas oublier non plus les autres sections, films d'art, décors de théâtre, musique, poésie et les quelques « colloques », notamment celui sur la synthèse des arts qui tentèrent d'accrocher ce caractère de vivante confrontation. Enfin, je ne sais pas si cette Biennale marque réellement un recul de l'art abstrait : elle marquerait plutôt un recul du « tachisme » ; il y a deux ans les éclaboussures s'étaient un peu partout de façon monotone. Cette année, presque rien ou, à la limite, du « gestuel contrôlé ». Mais par ailleurs la troisième Biennale marque aussi la venue d'une certaine forme de figuration qu'on pourrait appeler « expressionnisme imaginaire » et qui permet à la fois de renouer un contact humain plus direct en figurant par l'image tout en conservant l'acquis subjectif de la peinture abstraite. Il est vrai que cet expressionnisme imaginaire objective souvent un sentiment d'effroi ou fait preuve d'une espèce de cruauté. Il me paraît difficile d'affirmer que les jeunes artistes de la Biennale deviennent ainsi des combattants de la paix, mais ils traduisent certainement, à leur manière, l'une des données essentielles de notre époque. De toute manière, les bouquets de fleurs sur les tables de jardin paraissent en ce moment particulièrement dévalués, à moins, il est vrai, de les peindre avec cette donnée essentielle, ce qui implique dans la vision même le sentiment de leur destruction éventuelle ou une espèce d'amère reconstitution. A vrai dire, l'angoisse manifestée par les artistes ne me paraît pas « nouvelle », il y a longtemps que les écrivains, les poètes, les artistes veulent exprimer, ou expriment sans le vouloir, « l'angoisse de notre temps », surtout depuis la bombe atomique. Ce qui me paraît nouveau, c'est peut-être la forme obsessionnelle de cette angoisse et notamment le recours à une symbolique sexuelle assez simpliste dont les exemples, pour significatifs qu'ils soient,

demeurent assez rares. De là à tirer des conclusions grandiloquentes sur la conscience de la disparition de l'espèce à la troisième Biennale de Paris... le pas me paraît difficile à franchir.

JEAN MILHAU. — Il était nécessaire de souligner que la Biennale n'est pas une manifestation spontanée, mais une chose organisée par en haut, avec une idée certaine de démonstration.

Disons donc qu'elle ne représente pas tout ce qui se fait dans le monde, y compris chez les moins de 35 ans. Cela dit, je crois qu'elle offre des bases d'appréciation valables, sinon pour tous les moyens d'expression de notre époque, du moins pour un certain état d'esprit. Ce ne sont pas seulement des problèmes formels. Sous une forme ou sous une autre, on trouverait toujours un intense besoin de signification et le reflet de cette angoisse personnelle que tout le monde a signalé. Je serais donc de l'avis de Pierre Faucheux sur le fait que ces sentiments sont désormais ceux d'une génération toute entière, qu'ils expriment les préoccupations de toute l'humanité : une angoisse générale, que Faucheux rattache à la terreur atomique, au désir impérieux de conservation de l'espèce. Sans abonder dans toutes les interprétations qu'il en donne, et qui permettraient de justifier toutes sortes de démarches douteuses, je crois que c'est toucher là un point important, à savoir que si, plus profondément encore, l'histoire des hommes traverse sa plus intense période de transformation critique, cette crise s'inscrit tout à coup dans les consciences par un fait sans précédent : la menace de destruction collective de l'humanité. Et si cela devient perceptible dans l'art, si tout au moins ce peut être pris aujourd'hui comme base d'interprétation, c'est qu'effectivement ce sentiment s'est déjà manifesté dans de larges masses humaines, dans les peuples et peut être considéré comme un fait de notre temps.

PICHETTE. — Je voudrais revenir sur ce que j'ai dit tout à l'heure. L'article de Pierre Faucheux, vous l'avez tous souligné les uns et les autres, je ne puis être d'accord avec lui, quand il écrit que la figuration est morte, l'art abstrait est mort, que nous arrivons devant une page nouvelle, une porte qui s'ouvre sur l'art de demain. Là, sur ce dernier point, je partage cette opinion. Il n'y a pas seulement une angoisse qui se fait jour dans cette Biennale, mais ce dont j'ai peur, c'est que les œuvres elles-mêmes soient, pour certains artistes, un peu à fleur de toile. Je m'explique. J'ai l'impression et je crains que les artistes n'aient pas été jusqu'au fond d'eux-mêmes. Il y a peut-être des cas où l'œuvre est complète. Mais, il y a une autre chose qui se passe également : il y en a, parmi eux, qui se préoccupent de la disparition de l'espèce. Alors, on a vu une autre façon de s'exprimer : une prolifération de peintures érotiques où le phallus est représenté